

Jacques LAFAYE (Paris) : Les signes cruciformes du Mexique ancien.

19 octobre 1962.

Les conquérants du Mexique, soldats et religieux, furent émerveillés en découvrant les innombrables croix peintes sur les Codex ou sculptées sur les monuments. Le manque de critères objectifs de cette époque leur fit assimiler immédiatement ces signes indiens avec les croix du type chrétien. Depuis le début du siècle, une étude plus objective a reconnu le sens profond de ces motifs cruciformes.

Ils répondent à la vision cosmique de l'univers des Mexicains, monde partagé en quatre points cardinaux-vents, ce qui est normal pour un pays basé sur l'agriculture et qui a divisé l'histoire en quatre grandes ères. Les animaux déterminatifs, les signes du calendrier, les allusions à Quetzacoatl-Serpent à plumes et à Tlaloc, dieu de la pluie, les motifs floraux - maïs et cactus - traités sous forme d'arbres de vie plus ou moins cruciformes, symbolisent la vie indienne.

Les attributs de Quetzacoatl lui-même, extrapolés, graphiquement et psychologiquement, servirent à démontrer que le dieu mexicain n'était autre que saint Thomas qui, avec saint Barthélémy, aurait évangélisé l'Amérique ibérique bien avant l'arrivée des Cortès et des Pizarre, théorie missionnaire qui eut des résonances lointaines, même sur le plan nationaliste et économique.

Des disputes théologiques, qui ne laissent pas de rappeler la fameuse querelle des rites, opposèrent les ordres missionnaires à la suite du refus larvé des Indiens qui ne voulaient pas abandonner leur panthéon terrifique mais protecteur en faveur de la seule croix, qui pour eux n'était qu'un des grands symboles de leur cosmogonie.

Nul n'avait su analyser le sens de la fameuse Croix de Palenque, le monument maya le plus célèbre et le plus discuté, celui des tombes cruciformes et de leurs ornements crâniens, ou encore les signes du calendrier inscrits sur les branches des croix-rouelles ou encore les personnages juxtaposés aux croix de saint-André, qui ne sont pas des suppliciés mais des motifs déterminatifs. Des "savants" de ce 16ème siècle lurent l'origine juive des Mexicains en décrivant les arbres de vie naissant d'une victime humaine et surmontés d'un oiseau ...

M. Jacques Lafaye, américaniste très actif de Paris, assistant à la Sorbonne, a exposé la synthèse des interprétations motivées par ce chapitre qui, étudié aujourd'hui avec objectivité, n'en reste pas moins à la limite de l'ethnologie et de la religion, dans ce domaine toujours délicat où les symboles doivent être analysés avec précision par les chercheurs qui ne peuvent que supposer la force affective qu'ils eurent chez leurs sectateurs.

G. L.

Prof. Dr. Hermann TRIMBORN (Bonn) : Indianischer Städtebau in voreuropäischer Zeit.

Avec la Geographisch-Ethnologische Gesellschaft.

Bâle, 30 novembre 1962.

An Hand von 90 farbigen Lichtbildern bot Professor Trimborn Anschauungsmaterial für die zwei Haupttypen des indianischen Städtebaus : im ersten Jahrtausend nach Christus herrscht im alten Maya-Gebiet jener Stadttypus vor, der den Priesterfürsten und ihrem Beamtenstab als Herrschaftssitz diente. Paläste, Kultplätze und vor allem die als Kultheiligtum und Wallfahrtsort dienenden Stufenpyramiden bestimmten das Bild dieser Stadtstaaten, die in dieser Zeit wahrscheinlich niemals zu einem einheitlichen Reich zusammengeschlossen waren.

Der zweite Stadttypus gehört in die erste Hälfte des zweiten Jahrtausends (bis zur Ankunft der Spanier). Es ist die "profane" Stadt in unserem europäischen Sinn mit einer um die Kultheiligtümer sich scharenden Wohnbevölkerung, die nun nicht mehr nur den Priesterfürsten diente, sondern "arbeitsteilig" in Kontakt und Austausch mit der umwohnenden bäuerlichen Bevölkerung lebte. Was die Spanier 1519-1521 an Städten antrafen und gründlich zerstörten, entsprach schon längst nicht mehr der ursprünglichen Siedlungsform, sondern war Produkt der Spätzeit, die durch Bevölkerungszuwachs und Profanisierung gekennzeichnet war. Diese beiden Grundtypen erläuterte Trimborn an ihren regionalen Varianten, an ihrer Architekturform.

Auch im peruanischen Küstengebiet Südamerikas, wo die Menschen seit der Mitte des ersten Jahrtausends eine Oasenkultur geschaffen hatten, verlief die Entwicklung ähnlich. Hier waren die heiligen Stadtbezirke von grossen, mit flachen Reliefs geschmückten Steinen umhagt. Die schnurgeraden, ca. 6.80 Meter breiten Strassen, die man hier trotz der langen Sandverwehungen gefunden hat, waren als Fernstrassen Pilgerstrassen und als Nahstrassen Prozessionswege. Sie stammen alle schon aus dem ersten